

Ma mère vit comme l'eau que nous consommons peu à peu

Patricia Velasco

Numéro 157, décembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93347ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Velasco, P. (2019). Ma mère vit comme l'eau que nous consommons peu à peu. *Les écrits*, (157), 43–44.

Ma mère vit comme l'eau que nous consommons peu à peu elle est un arbre au tronc foulé mais avec de longues très longues branches – plus longues que la nuit permanente de ses yeux ou le poème éternel que jette son ombre c'est une outarde *oiseau trainard et tardif* qui chante et attend le lever du jour les poings serrés elle enlève ses plumes pour abriter les muets ou elle les ramène chez elle pour attendre la lune elle vole dans les jardins pour dérober des mots et une rose vieillie elle répand son pollen avec des encres de ce monde afin que nous n'oublions pas nos maisons antérieures

elle est la jeune pousse d'un cactus géant – innocente succulente condamnée ayant mis au monde

six feuilles /
épines – au milieu du désert véritable des borgnes où la furie et la foi entremarchent entrouvertes lancinent entrecourent la plus petite ma mère veille de l'amour avec ses étincelles qui s'estompent sous le pinceau de l'air feu qui tient ses promesse aux femmes ayant gravé chaque feuille sur laquelle je m'écris jour qui fait nuit elle pressée et qui se fait belle en poésie pour se prolonger dans mon pouls éviction estampée où je paraphrase mon héritage point cardinal de mon départ

Méduse et Artémise elle halète sur un monde qui devient creux pour elle sorcière mise en gage parmi les potions magiques – mets de choix pour les tendres et les mesquins almanach des secrets rengainés dans son ancien étui à cigares dans la mer profonde ayant perpétué son incorrigible main gauche alcool orfèvre d'un silence devenu pour elle un livre sans fin geste fatigué cicatrice en relief au beau milieu de sa poitrine

ma mère qui s'est défaite et refaite en épitaphes annoncées a créé sa mort avec la bouche et sa vie avec l'amour aimanté de sucre au milieu de ses vers.

Mi madre vive como el agua que de a poco consumimos

es un arbol de tronco esguinsado pero de ramas largas muy largas – más largas que la noche permanente de sus ojos o el poema eterno que su sombra proyecta

es avutarda *ave tarda y tardía* que canta y espera amaneceres
con los puños cerrados
se desprende las plumas para cobijar a los mudos o se los lleva a su casa a
esperar la luna
vuela a los jardines para robar palabras y alguna rosa envejecida
riega su polen con tintas de este mundo para que no olvidemos nuestras
casas anteriores

es retoño de un cactus gigante – succulenta inocente condenada que parió
seis
 hojas/espinas –
en medio del desierto cierto de los tuertos donde la furia y la fe
entrecaminan
entreabiertas entrepunzan entrecortan
a la más pequeña
mi madre
víspera del amor con sus destellos que se difuminan con el pincel del aire
fuego que cumple a las mujeres que labraron cada hoja en que me escribo
día que anochece apresurada y se acicala en poesía para prolongarse en mi
pulso
deshaucio troquelado donde parafraseo mi herencia
punto cardinal de mi partida

Medusa y Artemisa resopla sobre un mundo que se le va quedando
hueco
bruja empeñada entre pósimas – manjares para dulces y mezquinos
almanaque de secretos enfundados en su antigua cigarrera
en el mar de fondo que perpetuó su incorregible mano izquierda
alcohol orfebre de un silencio que se le ha vuelto libro interminable
ademán cansado cicatriz con relieve al centro de su pecho

mi madre
que se deshizo y se hizo en epitafios anunciados
creó su muerte con la boca
y su vida con el amor imantado de azucar en sus versos.